

**Seki Hajime (1873-1935)
contre une tradition nippone urbaphobe**

par Patricia Marmignon, doctorante EHES

le 1^{er} octobre 2006

Mots-clés : CITÉ-BANLIEUE, COMMUNAUTÉ, CONFUCIANISME, CULTURE, HOLISME, NATURE, ORGANISME, RÉSEAU, RURALISME, VILLE AUX CHAMPS.

Plan

I- Une tendance traditionnelle urbaphobe

1. *De la morale confucéenne*
2. *D'une socialité villageoise*
3. *D'un ruralisme gouvernemental persistant*

II- Un visionnaire urbaphile : Seki Hajime (1873-1935)

4. *Un urbanisme global, entre culturalisme et progressisme*
5. *La ville industrielle via « l'économie du peuple » (Kokumin keizai)*
6. *Une réforme sociale : holisme et hiérarchie réflexive*

III- De l'indistinction ville-campagne

7. *D'une « communauté villageoise » à une montée de l'individualisme*
8. *D'une totalité fractionnée aux pôles urbains autonomes*
9. *D'une osmose nature-culture à l' « urbain »*

Dans ce texte, sont examinées les caractéristiques de la pensée urbaphobe nippone traditionnelle, à travers ses particularités fondamentales que sont le confucianisme, le village (*mura*) et le ruralisme gouvernemental que l'on retrouve encore aujourd'hui entre le monde politique et du travail. Sur cette toile de fond, sera présentée une antithèse à ce modèle traditionnel, au moment du passage au Japon d'une société rurale à une société urbaine et industrielle. La pensée visionnaire de Seki Hajime, maire d'Ôsaka au début du XX^e siècle, sera étudiée par comparaison et en opposition à la pensée prédominante alors au sein du gouvernement japonais et de l'élite. D'une réflexion basée sur l'économie et le social, il développa une théorie urbaine où la grande ville industrielle était synonyme de progrès et au cœur des aménagements à venir. Cependant, influencé par le mouvement moderne, dans la pratique, ces réalisations procédant d'un fonctionnalisme, au lieu de rassembler au sein d'un grand organisme hiérarchisé, fractionnèrent l'espace, les gens, les activités, les genres et les âges. L'indistinction de base nippone entre la ville et la campagne, véhiculée culturellement à travers la notion de communauté villageoise se retrouva de fait confrontée à une montée de l'individualisme. La vision organique, alliant la ville à la campagne devint alors caduque et remplacée par des pôles avant tout urbains. Enfin, l'osmose entre la nature et la culture, qui se traduisait dans les anciens aménagements à travers l'esthétique, disparut avec la modernité. Aussi, l'enjeu pour le Japon d'aujourd'hui est de penser nouvellement l'urbain, le paysage urbain nippon, négligé jusqu'alors.

I- Une tendance traditionnelle urbaphobe

1. De la morale confucéenne

Au début du XX^e siècle, l'élite japonaise était majoritairement anti-urbaine. Cette urbaphobie n'était certes point nouvelle et se trouvait en lien direct avec la pensée confucéenne développée au Japon. Le code moral confucéen, inspiré des classiques chinois, fut transmis au Japon au VI^e siècle et ne cessa d'évoluer jusqu'à nos jours. Il régit le jeu des rapports sociaux non point à partir de lois, mais par le biais de rites et d'un enseignement basé sur la vertu d'humanité. L'ordre social est garanti par les vertus d'affection entre père et fils, de correction entre prince et sujet, de distinction entre époux, d'ordre entre aîné et cadet et enfin de sincérité entre amis¹. Au Japon, le droit se base ainsi sur la vertu d'humanité plus que sur la législation².

Les rapports sociaux sont basés sur une morale objective, une éthique, reposant sur la famille, la propriété et la corporation comme dans la doctrine hégélienne³. Il s'agit d'une conception naturaliste du droit, à l'opposé du positivisme⁴, mais issue d'un artifice et non plus de la nature, depuis la « découverte du politique », par Ogyû Sorai (1666-1728)⁵, et de fait d'une pensée débarrassée de contraintes morales et normatives radicales. Cela se traduit par la reconnaissance d'un ordre institué « par l'homme » et parallèlement de l'existence et d'une dissociation entre « le public et le privé ». En outre, la diffusion de la morale s'était faite, traditionnellement, depuis Kamakura (1185-1333), par des préceptes prescrits destinés à la descendance familiale. Ces *Kakun* revêtent des formes de testaments, de conseils quant à l'administration morale et technique, mentionnent ce qu'il ne faut point faire, et donnent des instructions pour la consolidation des « domaines » et biens. Depuis Meiji (1868), ils se sont perpétués dans les grandes familles bourgeoises. Ils prônent le maintien d'une morale rigide représentant les principes de la vie quotidienne dans un sens très conformiste⁶.

De plus, « la tradition japonaise a toujours subordonné la piété filiale (*kô*) à la loyauté (*chû*) envers les autorités, émanations de l'*ôyake*, ou « chose publique », synonyme d'ordre et de vertu, au principe duquel se trouve la personne même de l'empereur »⁷. La dichotomie public-privé est censée être dominée par la formation de soi, notamment par la prise de connaissance de ces préceptes et par l'information, tout du moins pour les élites, par le code confucéen basé sur les rites, les vertus, l'éducation, ce qui n'est point sans rappeler l'idéal de

¹ À ce propos, se reporter à l'ouvrage d'Olivier ANSARD, 1998, p. 30.

² Le droit « occidental », toutefois, a été introduit à la restauration de Meiji, et plus encore après la défaite du Japon à la seconde guerre mondiale. Cela permit, selon Seizelet, l'« émancipation du privé ». La « véritable émancipation de l'individu » se fit, nous dit-il avec la déclaration de Postdam de 1945, et les grandes réformes qui s'en suivirent, telle la réforme agraire, la promotion du syndicalisme et l'« émancipation » de la femme. Éric SEIZELET, 1994, p. 150-151. Soulignons, cependant, que le droit est toujours venu soutenir la « révolution démocratique » sans pour autant rentrer en contradiction, et encore moins en compétition avec l'« accord moral ou éthique » prédominant au Japon. Si le code civil de 1890, inspiré du code Napoléon, fut rejeté, précise Seizelet, ce fut en effet parce qu'il portait atteinte à « l'esprit de loyauté envers le souverain (*chû*) et la piété filiale (*kô*). Aussi, ce fut le code civil allemand (*Bürgerliches Gesetzbuch*), laissant place à l'esprit communautaire qui servit finalement de modèle. Le droit reste une valeur secondaire au Japon, et il demeure que le « droit non officiel » fait « jurisprudence ».

³ G. W. F. HEGEL (trad. par André KANAN), 1940 (Or. 1820), 347 pages.

⁴ Le droit positif est la règle édictée par l'autorité compétente et est assigné à la contrainte juridique ; le droit naturel est inscrit dans la nature de l'homme. Selon Kant, il s'agit du droit de propriété, du droit personnel qui découle du contrat, du droit familial qui permet la maîtrise du mari sur sa femme etc.

⁵ MARUYAMA Masao (trad. par Jacques JOLY), 1996 (Or. 1952), p. 121 et 144. Se référer également à la préface de Patrick BEILLEVAIRE, 1996, p. V à XII. Et à Olivier ANSART, 1998, p. 224.

⁶ IWAO Seiichi, IYANAGA Teizô, ISHII Susumu, 2002, Vol. 1, p. 1387-1388, à « Kakun ».

⁷ Patrick BEILLEVAIRE, 1986, Vol. 2, p. 288.

l'éducation de soi allemande, ou *Bildung*⁸. Au Japon, il est question, d'une « solidarité par différenciation », au sens de Durkheim⁹. La complémentarité des fonctions est primordiale. Au travers d'une éducation socialisante, permettant le plein développement de la conscience et de la responsabilité des individus, sont alors rendus possible entre la « communauté civile » et la ville, le dialogue, la communication et l'entente. Certes, Durkheim fit « une critique de l'idéalisme moral engendré par cette quête de soi, pour lui substituer un exercice renouvelé de la raison pratique comme intellectualisme moral fondé sur l'analyse scientifique des sociétés »¹⁰. Mais, au Japon, comme en Allemagne, il est question d'un « idéalisme moral ».

Cet idéalisme moral fut intrinsèquement lié à la structuration socio-spatiale de base nipponne, basée sur la communauté villageoise, et la hiérarchie réflexive qui la lie. Le code moral confucéen trouvait ainsi tout naturellement sa place et sa garantie à travers cette valeur sûre et stable qu'est le *mura* ou village. La ville apparut aussi pour des confucéens tel que Sorai, comme contraire au bon déploiement du code confucéen, aux règles de morales et à l'assurance de la perpétuation de la tradition. Ainsi, à l'ère Genroku (1688-1704) où un appétit pour la culture urbaine était pourtant apparu, parallèlement, il est vrai, à la naissance des études nationales¹¹, *Kokugaku*, une image négative de la ville fut développée. Ogyû Sorai qualifia ainsi la vie urbaine de vie inconsistante, faite de légèreté et de mensonge, de « vie d'auberge »¹². Il faisait, bien sûr, référence au système de résidences alternées, *sankin kôtai*, sous Edo (1603-1868) : les seigneurs devaient alors résider un an sur deux à Edo et y laisser femmes et enfants. Et de fait, la vie urbaine était faite de « déracinés ». Mais, Sorai édifia une pensée urbaphobe en universalisant les conséquences de cette situation : la ville serait synonyme d'instabilité par les changements qu'elle engendre, et dissiperait la morale et le social ; seul le village représenterait l'unité de la nation et de la tradition. Dans cette même veine, romanciers et poètes, sous Meiji (1868-1912)¹³, procédèrent à une critique de la grande ville industrielle, au profit de la campagne où liens sociaux, traditions et moralité seraient garantis. Dans les années 1910, ce leitmotiv contre la ville fut repris par des mouvements locaux, puis, dans les années 30, ce fut le tour d'agriculteurs réactionnaires¹⁴.

2. D'une socialité villageoise

Certes, la société féodale japonaise était fondée sur l'agriculture. Et la « communauté rurale », *mura*¹⁵, unité villageoise faite d'agriculteurs, représente, au Japon, certainement la

⁸ « L'Allemand vit dans une communauté (*Gemeinschaft*) à laquelle il s'identifie. Cette communauté est essentiellement culturelle : il est homme en tant qu'il est d'abord Allemand. Mais si l'intellectuel allemand se détourne de la société (*Gesellschaft*) au sens étroit du mot- la société civile, faite d'individus-, en même temps, dans sa vie intérieure, il se pense comme un individu et consacre tous ses soins au développement de sa personnalité. C'est le célèbre idéal de la *Bildung* ou éducation de soi-même, si importante dans la littérature allemande, de Goethe à Thomas Mann ». Louis DUMONT, 1991, p. 35.

⁹ Selon Durkheim, la solidarité par différenciation procède de la complémentarité des diverses fonctions exercées par les individus. Précisons qu'Émile DURKHEIM avait été rendu célèbre au Japon, dès avant la guerre, par des sociologues très connus comme TAKATA Yasuma (1883-1972) ou SHINMEI Masamichi (1898-1984), d'après TAHARA Otoyori, 1985, p. 21.

¹⁰ Bernard LACROIX, 1986, p. 302.

¹¹ Les études nationales, *Kokugaku*, débutèrent au milieu de la période d'Edo (1603-1868), avec l'ère Genroku (1688, 1704). Ce mouvement de pensées correspond à un retour au shintô de l'Antiquité. C'est HIRATA Atsutane (1776-1843) qui fonda le support idéologique qui servit de base à l'époque Meiji (1868-1912). Sous cette appellation correspondit alors un retour au passé, une essence nationale et une vénération du souverain. Ce mouvement participa à l'élaboration du shintô d'État, *kokka shintô*, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale.

¹² Olivier ANSART, 1998, p. 94 à 96.

¹³ HIGUCHI Tadahiko, 2006, p. 328-329.

¹⁴ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 176-177.

¹⁵ IWAO Seiichi, IYANAGA Teizô, ISHII Susumu, 2002. Vol. 2, p. 1892-1894, à « Mura ».

plus ancienne forme de communauté, *kyôdôtai*, organisatrice de la société attenante au territoire et à son exploitation, et réinvestit encore aujourd'hui. Les regroupements d'individus en communautés remontent à l'Antiquité nippone (593-1185). Dès l'époque de Nara (645-794), ce système communautaire fut intrinsèquement lié à la répartition territoriale et à son attribution. Puis, l'urbanisation ne commença timidement qu'au XV^e siècle¹⁶, et s'appuya sur le *mura*. Au XVI^e siècle, Toyotomi Hideyoshi (1536-1598)¹⁷ qui fit réaliser, en outre, de grands travaux dans la ville d'Ôsaka, mit en place, en 1582, le cadastre, confectionné pour chaque village et évaluant la production agricole. Il rebâtit une hiérarchie sociale, et une centralisation du pouvoir, en prenant le *mura* comme unité de base dans son système de taxation, proportionnellement au produit de chaque terre. Sous Edo (1603-1868), les communautés rurales furent étroitement liées par des relations de solidarité, et la communauté villageoise a ainsi perduré.

Mais avec l'ouverture du pays sous Meiji (1868), et l'industrialisation rapide, des paysans nouveaux riches et des marchands sont apparus formant ainsi une nouvelle couche de propriétaires fonciers, appelée *jinushi*. À cette période, tenanciers et journaliers sont utilisés, et les différences sociales se renforcent. Les départements, venus se substituer aux fiefs en 1871, furent alors divisés en unités urbaines, *machi*, et villageoises, *mura*. Le *mura* a subsisté de manière évidente et directe, jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, pour ensuite se transformer et se réappropriier les nouvelles formes sociétales. D'abord réinvestit sous forme de communauté de quartier, *chônai*, en milieu urbain, ce mode de socialité fut après la guerre, intégré au sein des entreprises, en tant que groupement fonctionnel¹⁸.

Il fut et demeure, en tant que communauté, l'unité de base de la structure socio-spatiale au Japon. Cette configuration est omniprésente dans les esprits, bien que la population nippone soit passée, dans les années vingt, d'une population rurale à une population majoritairement urbaine. Au contraire de l'Angleterre où le processus de la « fin des paysans » était déjà à peu près achevé, au Japon, au début du XX^e siècle, la population rurale l'emportait encore sur la population urbaine¹⁹. Et ce n'est qu'à partir des années vingt, que la population nippone est devenue urbaine. Autrement dit, au moment de la publication de l'ouvrage d'Ebenzer Howard, *Garden Cities of To-Morrow*, en 1902, réédition de celui de 1898²⁰, le Japon était encore profondément rural. Selon Chiba²¹, le pourcentage de personnes travaillant dans l'agriculture parmi la population active qui était d'environ 80%, au début de Meiji, chuta à 51% en 1920. En outre, entre 1889, date d'instauration du système urbain de la ville d'Ôsaka, et 1925, la population de cette ville fut multipliée par 4,5, soit en 36 ans seulement. Attirée par les offres d'emplois engendrées par l'industrialisation rapide, la population était devenue très rapidement urbaine dans la pratique, bien que ce soit l'idée de « communauté villageoise » qui demeura dans les esprits, mise en avant par un ruralisme gouvernemental.

¹⁶ Pierre F. SOUYRI, 1998, p. 148.

¹⁷ TOYOTOMI Hideyoshi chercha à unifier le pays. Il établit le cadastre et accéléra la séparation entre guerriers et paysans, prémices du système hiérarchique féodal sous les Tokugawa (i.e. Edo, 1603-1868). En outre, il prohiba le christianisme en 1587 au « pays des Kami », i.e. des dieux.

¹⁸ TAHARA Otoyori, 1985, p. 32.

¹⁹ Augustin BERQUE, 1996, p. 154.

²⁰ Ebenzer Howard (1850-1928) écrivit *To-Morrow : a Peaceful Path to Real Reform*, en 1898, réédité en 1902 sous le titre de *Garden Cities of To-Morrow*. Cet ouvrage fut à l'origine de nombreuses parutions et cités-jardins dans le monde.

²¹ CHIBA Masatsugu, 2006, p. 338.

3. D'un ruralisme gouvernemental persistant

Aussi, la pensée japonaise ne fut point un simple calque de la pensée d'Howard. En outre, elle fut multiple. Si Howard était pour une alliance de la ville et de la campagne, le ministère de l'Intérieur, *Naimushô*, pour sa part, à travers *den'en-toshi* (1907), eut une vision ruraliste passéiste. Certes, cet ouvrage montrait une tendance à un culturalisme radical, mais si en Angleterre il était question d'harmoniser et de tirer parti des bienfaits de la ville et de la campagne, le *Naimushô*, lui, énonçait clairement une critique de la ville pour un retour à la campagne.

Il introduisit le terme *den'en-toshi* (ville aux champs) en tant qu'interprétation nipponne de la « cité-jardin » d'Howard. Le choix du terme *den'en-toshi* était loin d'être neutre. Le caractère *den* signifie, en effet, champs, terre cultivée, rizière, et le phonétique *en*, le jardin. En outre, *toshi* se traduit par ville, cité, métropole. Donc, le ministère exaltait le goût de la vie aux champs, la pastorale, le retour au pays « idéalisant l'esprit des communautés villageoises traditionnelles au Japon »²². Cela évoquait, en outre, pour les Japonais, le célèbre poème de Tao Yuanming (365- 427)²³ qui « chante la joie du retour au pays »²⁴.

À une époque où la société était encore rurale, le ministère professa ainsi une image passéiste, ruraliste et communautaire. On peut même aller jusqu'à dire qu'il déploya une vision culturaliste encore plus radicale que celle d'Howard, figure marquante de ce modèle. De plus, le pays était foncièrement ruraliste, et l'image de la campagne ou de la montagne avait toujours été associée au nationalisme ruraliste nippon. De fait, devant les méfaits de l'urbanisation rapide, dense et incontrôlée, c'est une image sinistre de la ville procurant un sentiment de mélancolie qui parût dans cet ouvrage, par rapport à l'image pure et rafraîchissante de la campagne. Une ville sombre, une image négative de la ville est dépeinte, procurant un spectacle mélancolique, *antan*. La densité et le manque de logements, l'air vicié et les mœurs dégénérées sont ainsi mis en exergue. Par contraste, la campagne paraît pure et fraîche, et comme une éclaircie, *seishin*, dans cette pénombre qu'offre la ville. La ville est présentée ici par opposition à la campagne. Et le goût de la vie aux champs est prôné. La tendance hygiéniste est clairement marquée. La campagne ressource, forme la moralité, est favorable à la santé et aux questions d'hygiène. Mais, selon Higuchi²⁵, cette métaphore territoriale, alliant l'image des villages ruraux aux *den'en-toshi*, fut une translation pure et simple d'une certaine réalité qui ne représenta point les aménagements effectués en banlieue. Cette digression était en fait une manière d'attirer les Japonais vers la nature dont ils sont si proches culturellement.

Cette vision hygiéniste prédomina à l'époque dans tout le pays, en écho avec la tendance internationale. Celle-ci fut marquée par la conférence internationale d'Amsterdam sur l'urbanisme et l'habitat en 1924, et d'un point de vue progressiste également, par le CIAM²⁶, créé en 1928, dont les maîtres mots furent : « soleil, verdure et espace »²⁷. Au Japon²⁸, au nom de l'hygiénisme, Ôya, urbaniste et paysagiste, membre de la commission départementale

²² Augustin BERQUE, 1996, p. 153.

²³ Selon Berque, Tao Yuanming a cristallisé le schème du retour à la campagne natale. Et cette thématique se retrouve dans le développement des pavillons de banlieues à la fin de Meiji (1868-1912), et jusqu'à la seconde guerre mondiale où la réforme éducative a fait obstruction à cette culture par le retrait de l'enseignement du chinois classique. Augustin BERQUE, 2002, p. 292 à 301.

²⁴ HIGUCHI Tadahiko, 2006, p. 330.

²⁵ HIGUCHI Tadahiko, 2000, p. 87 à 96.

²⁶ Congrès Internationaux d'Architecture Moderne.

²⁷ LE CORBUSIER, 1957 (1941/1933), p. 37.

²⁸ KATAGI Atsushi, FUJITANI Yôetsu, KADONO Yukihiro, 2000, 574 pages. À propos de la pensée du ministère de l'Intérieur, *Naimushô*, de celles de Ôya et de Seki Hajime, se référer aux pages 37 à 43.

d'Ôsaka à partir de 1920, préconisa ainsi un climat adéquat, avec du soleil, de l'aération et une pureté de l'air, allié à une vision ruraliste où l'horticulture devrait être développée parallèlement à un habitat individuel. Seki Hajime, adjoint au maire d'Ôsaka à partir de 1914, pour le devenir lui-même en 1923 jusqu'en 1935, fut un hygiéniste qui s'attacha en outre à la moralisation des travailleurs, à la séparation de l'industrie et de l'agriculture, du travail et du logement et à créer une jonction avec la ville grâce aux voies de communications et aux commerces.

Le ministère, à l'exception d'une vision hygiéniste marquée, mais qui se retrouvait de manière générale à l'époque, issue de la critique unanime de la ville industrielle non planifiée et d'une trop forte densité, alla complètement à l'encontre du progressisme. Sa pensée fut celle du culturalisme, passéiste, nostalgique, ruraliste, traditionnelle, et tournée vers le groupement humain. Plus culturaliste qu'Howard, certes ! Car, si Howard prônait une alliance entre la ville et la campagne, le ministère, pour sa part, réfuta la ville industrielle au profit d'une vie aux champs, à prédominance radicalement agricole, comme par le passé. La « modernisation » était d'ailleurs, à cette époque, quasi synonyme d'« occidentalisation »²⁹.

Un nationalisme ruraliste gouvernemental présidait à l'époque, marqué, en outre, par la célèbre chanson « *Furusato* » (Pays natal, 1914)³⁰ recommandée par le ministère de l'éducation. Cette tendance est toujours d'actualité : le nationalisme se ressent à travers les rites shintô et la visite annuelle et persistante de l'empereur, puis, du Premier ministre au sanctuaire *Yasukuni-jinja*³¹ ; le ruralisme gouvernemental demeure en premier lieu avec les *Zokugi'in*³², députés spécialisés à la tête de groupes d'intérêts, notamment agricoles, et qui forment une bonne machine électorale pour le PLD, parti conservateur et ruraliste.

II- Un visionnaire urbaphile : Seki Hajime (1873-1935)

4. Un urbanisme global, entre culturalisme et progressisme

À l'opposé, Seki, entre culturalisme et progressisme, se montra plus visionnaire qu'Howard, en mettant au centre la grande ville industrielle. Au contraire du gouvernement, il prôna la vie urbaine plutôt que rurale. Il est intéressant de constater, outre la différence de conception entre Howard et le ministère de l'Intérieur (*Naimushô*), i.e. le concept d'une société urbaine opposée à une société rurale, la différence d'approche du futur entre le *Naimushô* et Seki Hajime. En effet, si le ministère de l'Intérieur a une vision passéiste, et vise à un retour à une communauté traditionnelle et agricole, Seki, futur maire d'Ôsaka, est un visionnaire puisqu'il ira même jusqu'à accuser Howard de critiquer la grande ville. Pour lui, il ne s'agissait point de critiquer la ville industrielle, comme le fit Howard et de créer par

²⁹ Augustin BERQUE, 1996, p. 154.

³⁰ CHIBA Masatsugu, 2006, p. 338-339.

³¹ Le sanctuaire shintô, *Yasukuni-jinja*, fut édifié au début de Meiji (1868-1912) en souvenir des morts de la guerre civile *boshin-sensô* (1868-1869) qui aboutit à la chute du shogounat et à la restauration du pouvoir impérial. On y vénère depuis, les différents sujets loyaux morts aux combats comme divinité. La visite annuelle de l'empereur, puis, du Premier ministre, suscite régulièrement de nombreuses critiques.

³² Les *Zokugi'in* sont des députés qui président des groupes d'intérêts de manière informelle, principalement dans le domaine postal, l'agriculture ou encore la construction. Ces intermédiaires contribuent au clientélisme, et de fait, forment une bonne machine électorale. Intermédiaires entre les politiques et le monde du travail, ils occupent une place majeure. Ce sont des « parlementaires de tribus ». Les *kôenkai* (comité de soutien électoral) participent également au clientélisme nippon. Le PLD (Parti Libéral-Démocrate, *Jûmin-tô*), parti conservateur et ruraliste, est ainsi au pouvoir depuis 1955, à l'exception de 1993-94, bien que depuis cette date, existe un gouvernement de coalition au Japon.

ailleurs des cités-jardins, mais de penser la grande ville, à la base, au cœur des extensions à venir.

Selon lui, la théorie d'Howard ne pouvait pas s'intégrer au Japon. Édifier la ville du futur, c'était accorder au centre urbain une place majeure au travail, à l'industrie, aux commerces, et développer des bâtiments d'habitations dans sa circonférence et des maisons individuelles, en périphérie, reliées par le chemin de fer. Et c'est ce qu'il réalisa pour la ville d'Ôsaka, avec Kobayashi Ichizô (1873-1957), homme d'affaire à la tête d'une compagnie ferroviaire. Seki considéra la ville et ses environs. La ville et la banlieue formaient un tout indissociable, un mariage de la ville et de la campagne. Aussi, il ne pensa pas établir des cités-jardins, mais des banlieues-jardins, *den'en-kôgai*, qu'il nomma des *Ka'en-toshi*³³, des villes aux jardins fleuris.

Seki se situe entre progressiste et culturaliste. Il fait partie des inclassables dans la distinction faite par Choay³⁴. S'il est tourné vers la ville, le futur, le progrès et la division des fonctions dans l'espace, tel le progressisme, il n'en demeure pas moins que le groupement humain, la richesse des relations humaines, la participation, l'humain l'emporte sur le matériel, et qu'il conçoit la ville dans sa globalité, tel le culturalisme, et non en « unités d'habitations » autosuffisantes³⁵.

Seki avait élaboré sa théorie d'urbanisme à partir d'une prise de connaissance des théories et pratiques anglaises, françaises et allemandes³⁶. De l'Angleterre, il retint l'importance du chemin de fer et la politique du logement axée sur la dispersion, *bunsanshugi*, plutôt que sur la concentration, *shûchûshugi*, comme cela pouvait l'être en France. De la France, il tira la volonté de créer une « unité cohérente ». Seki était, en outre, émerveillé des larges rues arborées et de l'architecture grandiose édifiées sous Haussmann. Mais, il reprocha à celui-ci de s'être plus attaché à des plans d'embellissement de la capitale qu'à la question sociale et aux travailleurs. Enfin, de l'Allemagne, il s'inspira de la rationalité du capitalisme pour une politique économique, sociale et urbaine.

Pour Seki, l'urbanisme devait englober un volet thérapeutique, *chiryô*, concernant l'aménagement du centre et un autre préventif, *Yobô*, axé sur les futurs développements en banlieue³⁷. La ville était conçue comme un tout, issue d'une collaboration public-privé et d'une anticipation des opérations. Les remembrements fonciers et l'alignement du bâti furent influencés par la loi Adickes prussienne de 1902, aussi bien pour la ville que pour la banlieue, conçues dans une vision organiciste. Les réseaux ferrés, rattachés aux commerces, représentaient pour lui, le sang de son économie nationale du peuple³⁸. Sa pensée organiciste était basée sur l'analogie plus qu'une identité de nature, distinction faite par Spencer (1820-1903). Comme Tönnies (1855-1936), il pensa son organisme relativement à la communauté,

³³ KATAGI Atsushi, FUJITANI Yôetsu, KADONO Yukihiro, 2000, p. 39 à 41. En outre, Seki écrivit, en 1913, *Ka'en-toshi to keikaku (Ville aux jardins fleuris et urbanisme)*.

³⁴ Françoise CHOAY, 1965, 445 pages. Le culturalisme se caractérise, selon Choay, par une vision passéiste, nostalgique, traditionnelle et tournée vers le groupement humain, la totalité, le culturel et un espace délimité. Camillo Sitte, Ebenezer Howard et Raymond Unwin en sont, certes, des figures les plus marquantes. Par opposition, le modèle progressiste incarné par Le Corbusier, le CIAM ou encore Tony Garnier, a une vision tournée vers le futur, le progrès, l'hygiène et l'efficacité et met en avant la machine, l'individu en tant que type, l'espace standardisé et ouvert, l'universel, la séparation des fonctions et un paternalisme exacerbé, autoritaire.

³⁵ L'unité d'habitation ou Cité radieuse de Le Corbusier (1887-1965) est dans la lignée du phalanstère de Charles Fourier (1772-1837). Elle suppose un style de vie collective. Dans une unité, on pouvait résider sans en sortir. En plus de ses 337 appartements, le bâtiment accueillait un hôtel, une poste, une rue intérieure bordée de commerces ; en toiture-terrace se trouvait même un gymnase, une école maternelle, un jardin avec un terrain de jeux et un bassin. En outre, la séparation des fonctions était aussi faite horizontalement entre l'habiter, le travail, la circulation et la récréation.

³⁶ NAKASA Kazushige, 2000, p. 34 à 38.

³⁷ *Ibid.*, p. 39 à 47.

³⁸ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 56.

pour une unité du corps social. Et, comme Durkheim (1858-1917), il misa sur la conscience individuelle et collective.

5. La ville industrielle via « l'économie du peuple » (*Kokumin keizai*)

La réalisation de cités-jardins à Ôsaka fut le fruit du révisionnisme social de Seki Hajime, inspiré par l'Allemagne. Celui-ci avait reçu une formation d'économiste, avant d'être homme politique. Aussi, sa pensée fut tout d'abord basée sur l'économie à laquelle il lia une pensée sociale, et une théorie de l'urbanisme. Seki avait suivi des études d'économie au Collège Commercial de Tôkyô (Tôkyô Shôgyô Gakkô), une des écoles les plus prisées du Japon d'où sortait l'élite, les futurs administrateurs et gestionnaires des affaires commerciales, et dont il fut diplômé en 1893. De fait, Seki investit un nouveau champ social, celui de l'économie sociale, l'économie du peuple, *kokumin keizai*. Son premier traité, qui date de 1898, s'intitulera ainsi *Shôgyô keizai taii*, i.e. « Aperçu de l'économie commerciale », traité où il planta les bases de son révisionnisme social.

Sa vision participa au tournant radical que connut le Japon à la fin de Meiji en matière de penser la politique économique. Au début de Meiji, l'économie, *keizai*, était définie selon une vision néo-confucéenne, comme une administration de la nation visant à soulager le peuple de ses souffrances³⁹. À la fin de Meiji, Seki pensa l'État au service des intérêts de la nation, inspiré par l'école historique allemande et notamment par l'économie nationale dont List fut l'inspirateur.

« Toute nation évolue en effet successivement de l'état sauvage à l'état pastoral, à l'état agricole, à l'état agricole-manufacturier et à l'état complexe. Le passage aux deux derniers stades ne peut se faire que grâce à l'intervention de l'État, instaurant un protectionnisme éducateur, à l'abri duquel pourront se développer les forces productives (forces techniques potentielles, mais aussi institutions politiques et morales et forces financières). Ce protectionnisme des «industries dans l'enfance» est transitoire. Une fois le retard économique de la nation comblé et le développement industriel largement amorcé, on doit en effet en venir au libre-échange. »⁴⁰

List exposa sa théorie, en 1840, dans *Système national d'économie politique (Das nationale System der politischen Ökonomie)*. À partir de l'économie nationale de List, *Nationalökonomie*, Seki conçut l'économie du peuple, *kokumin keizai*. Il misa, on l'a vu, sur la faculté créative de l'homme. Pour lui, au contraire de Hegel (1770-1831), qui était pour un État-nation où l'État était divinisé, l'économie devait se faire avec le peuple, et l'État n'était là qu'en tant qu'arbitre. Son rôle était, cependant, d'assurer, comme chez Hegel, une morale objective, une éthique reposant sur la famille, la propriété et la corporation.

Mais alors que l'idéalisme absolu hégélien omet toute possibilité de création⁴¹, chez Seki, l'État n'est qu'un médiateur. Cette nuance constitua, d'ailleurs, un trait caractéristique de la pensée nipponne : « la philosophie de Nishida⁴², malgré un hégélianisme de surface (...), n'est pas une simple adaptation japonaise de l'idéalisme allemand (...) À la totalisation

³⁹ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 49.

⁴⁰ Guy CAIRE, 2001.

⁴¹ Jacques D'HONDT, 2001.

⁴² NISHIDA Kitarô (1870-1945) est certes un des philosophes japonais les plus renommés. C'est à partir de sa pensée que se constitua le mouvement de « l'école de Kyôto » (*Kyôto gakuha*) où il était question de « dépasser la modernité ». À ce propos, se référer à Augustin BERQUE, 2000, Vol. 1 et 2, 390 pages et 294 pages. Également à Augustin BERQUE, 1999, p. 52 à 58.

hégélienne de style téléologique se substitue donc, pourrait-on dire, un monisme de style émanationniste (...) son ambition à lui était de dépasser la dichotomie sujet-objet, non pas en englobant le second dans le premier (...), mais en régressant en quelque sorte en-deça de la distinction, dans la vérité ontologique pré-thématique de l'expérience pure »⁴³.

Pour Seki, le devoir de coopération, *kyôdô sekinin*, était, certes, issu d'une éducation basée sur une morale, mais le développement économique reposait sur la faculté créative de l'homme. Plus modéré, il assura même que les intérêts du peuple étaient susceptibles de déterminer ceux de l'État et identifia l'économie d'échange moderne aux gens de la nation plutôt qu'à l'État. En outre, pour lui, les classes, et non la nation, représentaient la figure centrale de la modernité⁴⁴, et la ville industrielle, la ville du futur.

6. Une réforme sociale : holisme et hiérarchie réflexive

La pensée de Seki, selon Hanes⁴⁵, se situe entre celles de List (1789-1846) et de Marx (1818-1883), entre nationalisme économique et marxisme. De même que pour List, l'intervention de l'État devait être transitoire afin d'assurer éducation et forces productives, Seki pensa l'État en tant que médiateur assurant une morale minimum. Et la liberté, selon lui, était assurée par une éthique, une morale, un développement spirituel de l'individu. De ceci naîtrait alors une conscience sociale et le développement positif d'associations et de collaborations, ce qu'ont omis les capitalistes. À partir d'une vision holiste⁴⁶, caractéristique de la pensée nipponne, Seki fut pour une relation hiérarchique réflexive et non pour une séparation compartimentée des classes, telle qu'elle est conçue en Occident. Pour Seki, les classes, bien que représentant une nouvelle figure de la modernité, étaient interactives formant une nouvelle communauté. Il privilégia, au même titre que Marx, les classes plutôt que la nation⁴⁷ avec l'arrivée en masse, au début du XX^e siècle, de la nouvelle classe moyenne de salariés⁴⁸.

La clé de sa réforme fut la famille⁴⁹. Il mit en avant la notion de *Ie*, proche du concept de « maison » selon Patrick Beillevaire⁵⁰, de « foyer » d'après Motoori Norinaga (1730-1801), à une période où comme le dit Bernard Stevens⁵¹, le pouvoir impérial se réorientait vers un idéalisme allemand, pour une théorie de l'État, de la nation, du peuple ou communauté ethnique. Le début de l'ère Meiji (1868-1912) fut, en effet, marqué par l'invention de l'État-famille⁵². L'introduction du style victorien, le salon et l'album de famille sont là pour ancrer les mouvances du monde moderne dans la tradition. La famille, identifiée à la maison, au ménage, véhicule les sentiments de loyauté et de piété filiale intrinsèquement liés au code confucéen. Le système familial constitue toujours, ainsi, une base sociale solide ayant en son sommet la famille impériale.

Le deuxième pilier de sa réforme, et qui, selon lui, était une condition préalable à la formation de la nation-famille, était incarné par le regroupement des intérêts, *dantaiteki*

⁴³ Bernard STEVENS, 2003, p. 31-32.

⁴⁴ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 94.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁶ Le holisme a été défini par Louis Dumont comme ce « qui valorise la totalité sociale et néglige ou subordonne l'individu humain ; voir l'opposé : Individualisme ». V. Louis DUMONT, 1983, 310 pages.

⁴⁷ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 97.

⁴⁸ Claude HAMON, 2004, p. 67-68.

⁴⁹ Jeffrey E. HANES, *ibid.*, p. 7.

⁵⁰ Patrick BEILLEVAIRE, 1986, Vol. 2, p. 309.

⁵¹ Bernard STEVENS, 2003, p. 29-30.

⁵² Stephen VLASTOS, 1998, p. 116.

shirishin et un devoir de coopération, *kyôdô sekinin*⁵³. Seki, on l'a vu, prônait la faculté créative de l'homme pour une maximisation des ressources. Il incitait également aux associations. Pour lui, il était essentiel de garantir une hiérarchie réflexive non compartimentée, et la notion de « relation » primait. Ainsi, dans le monde économique, à une époque où cartels et trusts apparaissaient, Seki préconisa les liens d'entreprises, notamment des liens entre les banques et les industries⁵⁴. Il s'intéressa par ailleurs tout autant aux travailleurs, et milita plutôt pour une loi de protection des travailleurs, que pour des industries⁵⁵. Seki s'est attaché aussi aux conditions de vie de la nouvelle classe moyenne au cœur du monde moderne et tournée vers le progrès. Et afin de trouver une solution à la question sociale, il s'intéressa au problème résidentiel.

III- De l'indistinction ville-campagne

7. D'une « communauté villageoise » à une montée de l'individualisme

Une invariante, une valeur commune demeure cependant entre Howard, le *Naimushô*, et Seki, c'est l'esprit de communauté, la notion de groupement humain. Bien qu'à cette époque, il fût question de présenter un éventail aussi large que possible d'expériences urbanistiques d'Occident, la société ne pouvait être pensée autrement que communautaire par les autorités japonaises. Nous l'avons vu, si le code civil de 1890 inspiré du code Napoléon avait été rejeté au profit du code civil allemand (*Bürgerliches Gesetzbuch*), c'est que celui-ci laissait place à l'esprit communautaire. La société japonaise est en effet de type *Gemeinschaft* (communauté), établie sur l'identité substantielle des volontés assimilées, plutôt que de type *Gesellschaft* (société, association), fondée sur la stricte individualité des intérêts, selon la distinction de Tönnies⁵⁶.

Les communautés de quartier, *chônai kai*, que l'on trouvait alors en milieu urbain, étaient une interprétation pure et simple de la structuration socio-spatiale japonaise traditionnelle incarnée par le *mura*. Nous sommes passés depuis Meiji (1868-1912) jusqu'au début de l'ère Shôwa (1926-1989), d'une société rurale communautaire, basée sur l'*ie* et le *mura*, à une société urbaine basée sur les *chônai kai*, puis sur l'entreprise. Depuis la seconde guerre mondiale, avec la réforme agraire (1947-1950) selon le modèle anglais, les propriétaires fonciers ont été amenés à vendre. Et, avec l'abandon des cultures, les relations de dépendance qui liaient la communauté rurale furent brisées⁵⁷. « De « communauté rurale », le *mura* est devenu successivement « société rurale » puis « collectivité régionale ». »⁵⁸ Le démantèlement des *Zaibatsu* (trusts) à la même période participa également de cette volonté de combattre les monopoles, les résidus d'un pouvoir féodal. La création d'une « communauté civile » indépendante fut le principal objectif.

Et, malgré quelques lettrés qui verront dans la vie en banlieue un ermitage⁵⁹, tel Kôto

⁵³ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 50-51. Plutôt que « responsabilité collective », pour traduire *kyôdô sekinin*, comme le fait Hanes, je pense qu'il est plus exact de parler de « devoir de coopération » qui de plus met en exergue le véritable mode d'action interactionnel au Japon.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 89.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁶ Ferdinand Tönnies (1855-1936) est connu pour son ouvrage *Gemeinschaft und Gesellschaft* (*Communauté et Société*) qu'il écrit en 1887.

⁵⁷ TAHARA Otoyori, 1985, p. 32.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ En ce qui concerne « le modèle éthique de l'anachorète », l'ermitage au Japon, se référer aux travaux de

Shūsui (1871-1911), certes, représentatif d'une des motivations du peuple nippon, le gouvernement comme le poète Kunikida Doppo (1871-1901)⁶⁰ mirent en avant la qualité de la vie paysanne, et de fait, la communauté villageoise pour une aménité liée à un cycle naturel productif. Seki pensa à une société hiérarchisée de type réflexive, interactive, à une communauté interdépendante. En outre, de même que Seki pensa à un développement en collaboration, Howard déclara que « l'association et la coopération sont essentielles pour assurer le meilleur résultat de l'effort isolé »⁶¹. Mais soulignons que chez Seki, celle-ci se base sur une conscience sociale, alors que chez Howard, elle part de l'individu. Celui-ci, cependant, on le sait, a prôné à travers son modèle, le groupement humain et la richesse des relations humaines.

Ce qu'il advint de ces cités-jardins montre cependant que, malgré une volonté de créer des développements basés sur la communauté, ces extensions furent synonymes de destruction du lien social. Ces cités-dortoirs, développées à travers les *den'en-toshi* au début du XX^e siècle, puis avec les villes nouvelles, *Nyū Taun*, à partir de 1960⁶², poussèrent plus, en effet, à l'individualisme qu'à l'esprit de communauté. Il est vrai que les espaces communs, coopératives et lieux de divertissements furent rapidement désertés de leurs habitants, notamment de la gent masculine, au profit d'activités féminines⁶³. Et, malgré une vision globale dans le déploiement suburbain, ce modèle paysager urbain procéda intentionnellement d'une division des fonctions dans l'espace. Il fractionna les fonctions, les activités, les genres et les âges. Ce modèle participa donc à la montée de l'individualisme face à l'esprit de communauté, holiste nippon.

8. D'une totalité fractionnée aux pôles urbains autonomes

La popularisation des *den'en-toshi* se fit à la fin de Taishō (1912-1926) et au début de Shōwa (1926-1989). Le grand séisme du Kantō⁶⁴, *Kantō Dai-Shinsai*, de 1923, dynamisa ce mouvement amorcé au tournant du XX^e siècle. Et, après la guerre, le phénomène s'accéléra avec la production de grands ensembles, *danchi*. Puis, à partir de Senri New Town, à Ōsaka, en 1960, le Japon se lança dans l'aménagement de villes nouvelles, sous le modèle britannique. Celles-ci furent dans le prolongement de la vision organiciste des *den'en-toshi*, mais cette fois à grande échelle. Cependant, depuis les années 60-70, et la crise de l'habiter, la ville organique procédant d'une totalité fractionnée a laissé place à des pôles diversifiés, des pôles urbains autonomes.

Berque.

⁶⁰ Kunikida Doppo écrivit en 1901 *Musashino*, œuvre célèbre au Japon, dans le courant des naturalistes. Le bois de Musashino, dans la région de Tôkyô, procurait avant Meiji (1868-1912) non seulement une amélioration du cadre de vie, mais était également source de revenus. Aujourd'hui, les constructions d'habitations n'ont plus de lien réel avec la nature environnante. Sur ce thème, KAJI Takashi fit une intervention au séminaire annuel du DEA « Jardins, Paysages et Territoires », le 22 mai 2003, « Paysage, Aménité, Bien-être social » : « Développement et aménité des paysages de bois divers en Musashino ».

⁶¹ Ebenezer HOWARD (trad. par Th. ELZIÈRE), 1998 (Or. 1898, 1902), p. 136.

⁶² Dans la lignée du modèle britannique basé sur le *Greater London Plan* de Patrick Abercrombie de 1944 et sur la New Town Act de 1946, les villes nouvelles se sont développées à partir de 1960 au Japon. Si en France, c'est autour de la capitale en 1970 que ce nouveau modèle de développement paysager apparaît, au Japon, la première ville nouvelle fut réalisée à Ōsaka dès 1960, et de suite ce modèle fut diffusé à l'ensemble des grandes villes nippones.

⁶³ À ce propos, l'exemple d'Ikeda est tout à fait explicite. De petite taille pourtant, le temps a tout de même travesti les premières intentions qui visaient au rassemblement. YOSHIDA Kôshi, 2000, p. 315 à 330.

⁶⁴ La région du Kantô, « à l'est de la barrière », barrière médiale fictive, désigne le Japon par opposition au Kansai, « à l'ouest de la barrière » ; elle concerne la région de Tôkyô, alors que le Kansai regroupe les anciennes capitales comme Kyôto, mais aussi Ōsaka ou encore Kôbe.

Les réseaux ferrés, rattachés aux commerces, représentaient pour Seki⁶⁵, on l'a vu, le sang de l'économie nationale du peuple Sa pensée organiciste était basée sur la communauté, pour une unité du corps social, par l'intermédiaire d'une conscience individuelle et collective. Seki prôna la grande ville industrielle au cœur du Grand Ôsaka, *Dai Ôsaka*, et des logements pour travailleurs en périphérie⁶⁶. À Berlin, le Grand Berlin était né d'une extension de la ville en 1920 et d'un plan global en 1910, *Zweckverband Gross-Berlin*, associant à la ville, huit communes environnantes⁶⁷. À Ôsaka, c'est en 1925, à la deuxième extension de la ville que la ville devint le Grand Ôsaka, *Dai Ôsaka*. La superficie d'Ôsaka intégra bon nombre de communes avoisinantes, et passa de 58,45 km² à 181,68 km²⁶⁸.

Le changement conséquent de taille de la ville se fit donc en 1925. À cette date, le périmètre de planification⁶⁹ était de 227,3 km², comprenant la ville et 11 communes. Comme prémices au Grand Ôsaka, citons une opération de petite taille, de trame orthogonale, menée dès 1909, Muromachi à Ikeda, car c'est là que fut initiée « la diversification du rail⁷⁰ », moteur de développement entre ville et banlieue, entre urbain et périurbain dans les aménagements futurs à travers le Japon. Mais, la première pierre annonciatrice du Grand Ôsaka revient à la *den'en-toshi* de Senri-Yama⁷¹, site futur de la première ville nouvelle nipponne, et initiée en 1920. Le plan radioconcentrique autour d'un rond-point était d'inspiration occidentale. La publicité fut faite d'ailleurs à partir d'illustrations représentant Letchworth. Une publicité qui prônait « l'utopie d'une vie en banlieue » (*kôgai seikatsu no risôkyô*).

Si la proposition de plan du Grand Ôsaka démarra en 1925, le premier plan global de la ville date de 1928. Ce dernier déploya une ville organique, avec une séparation des fonctions, et était fait pour enrayer la trop forte densité. À cette époque, où l'État japonais, paternaliste voulait s'affirmer face à l'occidentalisation du pays, il est vrai que les visions organicistes étaient de mise. À Ôsaka, cette séparation des fonctions marqua le paysage jusqu'aux années 70-80. Et jusqu'à cette période, à l'opposé de l'« axe résidentiel » se trouvait l'« axe économique »⁷² reliés par un réseau. L'image d'un habitat dispersé dans la nature rattaché à la ville industrielle prédominait. Cette séparation des fonctions articulée par des réseaux, ferroviaires et routiers, mit en avant le transit plutôt que l'habiter.

La crise de l'« habiter » a fini, cependant, par faire prendre aux aménageurs une nouvelle orientation. Le *Master Plan* de la ville de 1990, le « plan global de la ville d'Ôsaka pour le XXI^e siècle » (*Ôsaka-shi Sôgô Keikaku 21*) a comme sujet principal l'homme (*Ningen shutai no machi*) et le monde (*Sekai ni kôken suru machi*). L'objectif est de créer un équilibre entre l'habiter, le travail et l'agrément. Les différents modèles paysagers urbains développés

⁶⁵ Jeffrey E. HANES, 2002, p. 56.

⁶⁶ NAKASA Kazushige, 2000, p. 39.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 45.

⁶⁸ En 2001, la ville comptait 221,3 km².

⁶⁹ Les zones d'urbanisme, *Toshi-keikaku Kuiki*, ou périmètre de planification sont issues de la loi d'urbanisme de 1919. À Ôsaka, cette zone fut définie en 1922, à partir d'une proposition de la municipalité et du ministère de l'Intérieur. À cette date, alors que la superficie municipale représentait 58,45 km², la zone planifiée était de 220,15 km², comprenant non seulement la ville, mais également 55 communes environnantes. En 1925, lors de la deuxième extension de la ville, la superficie urbaine passa à 181,68 km² pour un périmètre de planification de 227,3 km², englobant la ville et 11 communes : ce fut le Grand Ôsaka, *Dai Ôsaka*. À Tôkyô, la proposition fut pour une population prévue de 7 millions d'habitants, à partir d'une surface d'un rayon de 16 kilomètres environ, dont le centre était la gare de Tôkyô, ce qui équivalait à la proposition d'Ôsaka. Celle-ci avait pointé le centre de son rayon d'action en l'île de Nakanoshima. UEDA Takao, 2000, p. 50-51. Ce périmètre fut remplacé en 1968, avec la nouvelle loi d'urbanisme, par les « zones d'urbanisation » (ZU), *shigai-ka kuiki*, et les « zones d'urbanisation contrôlées » (ZUC), *shigai-ka chôsei kuiki*.

⁷⁰ Plusieurs auteurs ont écrit en français sur la diversification du rail qui allie au réseau ferré, commerces d'un côté et agréments de l'autre, avec des logements entre, notamment Manuel TARDITS, 1994, p. 315-316.

⁷¹ TERAUCHI Makoto, 2000, p. 347 à 366.

⁷² Pierre MERLIN, 1976, 95 pages.

au Japon représentent à présent des pôles diversifiés⁷³, plus qu'un organe fonctionnel du grand organisme que serait la ville. D'un organicisme masquant la distinction ville- campagne, le Japon s'est orienté vers des modèles paysagers urbains, des pôles urbains autonomes visant à la diversité des fonctions.

D'une osmose nature-culture à l'« urbain »

Traditionnellement, dans la culture nippone, il n'y avait pas de séparation entre la ville et la nature. Alors qu'en Europe Ancienne, la société se basait sur la cité, la démocratie américaine s'est fondée sur les valeurs du monde rural et l'on peut même qualifier les Etats-Unis de suburbains⁷⁴. Au Japon, la culture a toujours été en lien étroit avec la nature, et les mondes rural et urbain étaient culturellement en osmose. La réinterprétation de la communauté villageoise à travers les nouvelles formes sociétares en est, certes, une traduction. Mais cette indistinction entre la ville et la campagne se traduisait aussi formellement et visuellement dans la ville. Il est vrai que l'esthétique nippone⁷⁵ se caractérisait alors par la réduction, l'abnégation⁷⁶ et la continuité. Cependant, avec la modernité, l'urbanisation rapide est venue contrecarrer ces principes. Aussi, devant cette fracture, le Japon semble aujourd'hui s'interroger nouvellement sur l'urbain⁷⁷.

Traditionnellement, l'on retrouvait dans le paysage urbain les principes de réduction, d'abnégation et de continuité propres à l'esthétique nippone. Le *mitate* ou « voir comme » selon Berque⁷⁸ ou la culture du bonsaï, par exemple, permettaient à travers une réduction, la représentation d'un monde dans un espace restreint. L'abnégation de la ville, de l'espace intermédiaire, existait par le passé, au profit d'une trajection⁷⁹ entre le lointain et le jardin, telle dans la pratique du *shakkei*⁸⁰. L'analogie avec la photographie est ici éloquente : on effectue un zoom sur les montagnes lointaines, là où résident les dieux, et l'entre, les contours, la ville, secondaire, demeure floue, et est ainsi négligée au profit d'une raison supérieure. À une autre échelle, les avant-toits des maisons alignées, *machinami*⁸¹, formaient,

⁷³ Depuis la fin des années 60, les terre-pleins se sont diversifiés, avec pour commencer Port Island à Kôbe, en 1966, puis au début des années 70 à Tôkyô et à Ôsaka. Les technoports jouxtant zones d'habitats et de divertissements en sont depuis le nouveau fleuron. À Ôsaka, depuis Senri New Town (1960) et Senboku New Town (1965) procédant d'une vision organiciste et produisant des cités-dortoirs, les villes nouvelles se sont diversifiées depuis les années 80. Han'nan Sky Town (1988) non loin de l'aéroport du Kansai, participe de cette nouvelle tendance. Elle vise à une mixité des fonctions, alliant logements et emplois aux activités culturelles et de récréation. La cité des Sciences et de la Culture du Kansai (1987), Keihan'na Kenkyû Gakuen est par ailleurs un cas particulier de ville nouvelle.

⁷⁴ Augustin BERQUE, Philippe BONNIN et Cynthia GHORRA-GOBIN, *ibid.*, p. 13 et 358.

⁷⁵ TAKASHINA Shûji, 1994, p. 183 à 188.

⁷⁶ Le terme « abnégation » est entendu ici comme « renoncement ou sacrifice consenti pour des motifs de perfection morale et spirituelle ». Cette définition est tirée du *TLFi (Trésor de la Langue Française informatisé)*, 2005.

⁷⁷ L'urbain est un : « système sociétal regroupant l'ensemble des géotypes caractérisé par le couplage spécifique de la densité et de la diversité ». Jacques LEVY et Michel LUSSAULT, 2003, p. 949 et 988.

⁷⁸ Augustin BERQUE, 1986, p. 81.

⁷⁹ La notion de trajectivité a été définie par Berque, en se référant respectivement à Piaget et à Durand, comme « genèse réciproque » entre les termes qui le composent, et « cheminement réversible ». Nos pratiques sont de fait tissées de ces entrecroisements. Selon lui, le milieu est trajectif car il est à la fois naturel et culturel, subjectif et objectif, et collectif et individuel. Augustin BERQUE, 1986, p. 147 à 153.

⁸⁰ Le *shakkei* signifie, selon Berque, « l'emprunt du paysage », souvent une montagne en troisième plan qui vient à soi, dans son jardin ou dans la ville. À ce propos, voir Augustin BERQUE, 1986, p. 81 et p. 225. Se référer, également, à l'article de Toriumi qui retrace la genèse de la pratique de l'emprunt du paysage, *shakkei* : TORIUMI Motoki, 2006, p. 257 à 268.

⁸¹ Selon le *Kojien, Petit Larousse nippon*, les *machinami* représentent « un aspect bâti qui allie les maisons aux

sous les Tokugawa, une continuité et liaient ainsi paysage et socialité. Précisons que les premières estampes de paysages urbains et de *machinami* remontent à la deuxième moitié du XVII^e siècle⁸².

À Ôsaka, au début de l'époque moderne, la ville était composée à 90% de *nagaya*, i.e. de baraques en longueur et d'industries parsemées dans le paysage urbain⁸³. Ces *nagaya* de l'époque prémoderne étaient, selon Kioka⁸⁴, regroupées en *Machiya*, en « ville-maison ». Le paysage urbain formait ainsi un continuum entre espace domestique et espace social, entre logement et travail. À cette époque, il existait encore, nous dit-il, une perspective ininterrompue vers les villages ruraux, montagneux ou de pêcheurs. Depuis la ville jusqu'à cette « nature extra-urbaine », il y avait donc une association, une résonance entre paysage lointain et « cosmos urbain ». La « nature intra-urbaine » et la « nature extra-urbaine » ne différaient point.

Pendant, la modernité négligea cette esthétique paysagère liant la nature à la ville et porteuse de liens sociaux. L'époque moderne a en effet entamé le social au profit de l'objet atomisé. Les « cités radieuses » de Le Corbusier en sont une image emblématique : des unités d'habitation autonomes et universelles sans rapport à l'environnement, et même décollées du sol, sur piliers, des machines à habiter, universelles. Au Japon, la coupe des avant-toits, *nokigiri*, lors de l'élargissement des rues sous Taishô (1912-1926) et Shôwa (1926-1989) reflète aussi fortement l'absence de préoccupation paysagère durant la période moderne. Cette disparition de la continuité des *machinami* créa, selon Kioka⁸⁵, une rupture paysagère et sociale.

La période moderne a représenté, certes, une fracture et l'enjeu de l'époque contemporaine, au Japon comme en France, est la prise en compte du paysage urbain.

« Le paysage est la représentation territorialisée de l'environnement, qui est situé géographiquement et caractérisé par des composantes matérielles qui ont aussi une valeur culturelle (...) Le paysage est une *empreinte/matrice* (...) Selon A. Berque, le paysage « nous donne à percevoir le sens du monde où nous sommes et que nous sommes aussi en ce sens-là, d'où son importance vitale ».⁸⁶

Le paysage est reconsidéré aujourd'hui au Japon. L'enjeu, selon Nakamura⁸⁷, serait d'assurer la continuité paysagère avec « la tradition du jardin-promenade et du territoire jardin-route en tant que générateur paysager. Pour Toriumi⁸⁸, la situation actuelle, suite à la modernisation rapide, conduirait à penser l'urbain, le « mésocosme » omis jusqu'à lors, entre son environnement proche et le lointain. Aussi, la question reviendrait à penser nouvellement la ville et non plus la campagne.

avant-toits dans un quartier ». Il constitue ainsi une rangée, une enfilade de maisons.

⁸² OKA Isaburô, 1994, p. 173 à 183.

⁸³ DOI Kôhei, 2000, p. 195 à 204.

⁸⁴ KIOKA Nobuo, 2006, p. 316 à 325.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Jean-Louis TISSIER, 2003, p. 697 à 701.

⁸⁷ NAKAMURA Yoshio, 2001, p. 1 à 25.

⁸⁸ TORIUMI Motoki, 2006, p. 257 à 268.

Bibliographie

- ANSART Olivier. *L'empire du rite. La pensée politique d'Ôgyû Sorai. Japon 1666- 1728*. Genève/Paris : Droz, 1998, 248 pages.
- BEILLEVAIRE Patrick. Vol. 2 : « Le Japon, une société de la maison ». *Histoire de la famille*. Vol. 2 : « Temps médiévaux : Orient / Occident » / par BURGUIÈRE André et al. Paris : Armand Colin, 1986, p. 287 à 340.
- BEILLEVAIRE Patrick. « Préface ». *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon* / MARUYAMA Masao (trad. par JOLY Jacques). Paris : PUF, 1996, p. V à XII.
- BERQUE Augustin. *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*. Paris : Gallimard, 1986, 314 pages.
- BERQUE Augustin. « Destin, au Japon, de la Garden City howardienne ». *Quelles villes, pour quel développement ?* / par SACHS Ignacy. Paris : PUF, 1996, p. 147 à 162.
- BERQUE Augustin. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin, 1999, 271 pages.
- BERQUE Augustin. *Logique du lieu et dépassement de la modernité*. Vol. 1 : « Nishida : La mouvance philosophique ». Paris : Ousia, 2000, 390 pages ; Vol. 2 : « Du lieu Nishidien vers d'autres mondes ». Paris : Ousia, 2000, 294 pages.
- BERQUE Augustin. « Nostalgie du Lu-Shan. Note sur les schèmes esthétiques de l'habitat nippon ». *po&sie*, n° 100, 2002, p. 292 à 301.
- BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia. *La ville insoutenable*. Paris : Belin, 2006, 366 pages.
- CAIRE Guy. « List Friedrich (1789- 1846) ». Paris : *Encyclopaedia Universalis.Informatisée*, version 7, 2001.
- CHIBA Masatsugu. « Residential suburbs around Sendai after the Second World War : the meaning of growth and challenges ». *La ville insoutenable* / BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia. Paris : Belin, 2006, p. 337 à 348.
- CHOAY Françoise. *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*. Paris : du Seuil, 1965, 445 pages.
- D'HONDT Jacques. « Hegel (Georg Wilhelm Friedrich) 1770- 1831 ». Paris : *Encyclopaedia Universalis.Informatisée*, version 7, 2001.
- DOI Kôhei. « Toshi-zukuri no kyôgô hatten » (Évolution concurrentielle dans la création de la ville). *Toshi zukuri no kokoro. Toshikeikaku no shuhô to jissen (L'esprit de la création de la ville. Pratiques et techniques de l'urbanisme)* / par MIWA Masahisa. Ôsaka toshikeikaku (shi) kenkyûkai (Miwa Masahisa et les séminaires (de l'histoire) de l'urbanisme d'Ôsaka). Ôsaka: Ôsaka shi ritsu daigaku (ed. de l'Université de la Ville d'Ôsaka), 2000, p. 195 à 204.
- DUMONT Louis. *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris : du Seuil, 1983, 310 pages.
- DUMONT Louis. *Homo Aequalis, II. L'idéologie allemande. France- Allemagne et retour*. Paris : Gallimard, 1991, 312 pages.
- HAMON Claude. « Urbanité moderne et massification : Ôsaka et la culture Hankyû (1905-1940) ». *La modernité à l'horizon. La culture populaire dans le Japon des années vingt*. / par TSCHUDIN Jean-Jacques et HAMON Claude. Arles : Philippe Picquier, 2004, p. 63 à 81.
- HANES Jeffrey E. *The City as Subject. Seki Hajime and the reinvention of Modern Osaka*. Berkeley, Los Angeles and London : University of California Press, 2002, 348 pages.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich (trad. par KAAAN André). *Principes de la philosophie du droit*. Paris : Gallimard, 1940 (Or. 1820), 347 pages.
- HEIDEGGER Martin (trad. par PRÉAU André). *Essais et conférences*. Paris : Gallimard, 1958 (Or. 1954), 349 pages.
- HIGUCHI Tadahiko. *Kôgai no fûsei – Edo kara Tôkyô he (Le paysage des banlieues – D'Edo à Tôkyô)*. Tôkyô : Kyôiku Shuppan, 2000, p. 87 à 96.
- HIGUCHI Tadahiko. « La croissance de la banlieue de Tôkyô : histoire d'un débat ». *La ville insoutenable* / BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia. Paris : Belin, 2006, p. 326 à 336.
- HOWARD Ebenezer (trad. par ELZIÈRE Th.). *Les cités-jardins de demain (Garden cities of to-morrow)*. Paris : 11&24, 1998 (Or. 1898, réédité sous ce titre en 1902), 211 pages.
- IWAO Seiichi, IYANAGA Teizô, ISHII Susumu. *Dictionnaire historique du Japon*. Paris: Maisonneuve & Larose, 2002, Vol. 1/2: p. 1387-1388, p. 1892-1894 ; Vol. 2/2: p. 1892-1894.
- KATAGI Atsushi, FUJITANI Yôetsu, KADONO Yukihiko. *Kindai nihon no kôgai jûtakuchi (Les terrains résidentiels de banlieue dans le Japon moderne)*. Tôkyô: Kajima shuppankai, 2000, 574 pages.
- KIOKA Nobuo. « Habitat et nature dans le processus de modernisation au Japon : le cas d'Ôsaka en particulier ». *La ville insoutenable*/ par BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia. Paris : Belin, 2006, p. 316 à 325.
- Kôjien* (Équivalent du *Petit Larousse* au Japon) et *Bunya betsu ko-jiten* (Petit dictionnaire des noms propres,

- annexe du *Kôjien*). Versions électroniques : Ex-Word. XD- R7200, Casio.
- LACROIX Bernard. « Durkheim Émile, 1858- 1917. Leçons de sociologie, 1950 ». *Dictionnaire des œuvres politiques* / par CHÂTELET François, DUHAMEL Olivier et PISIER Évelyne. Paris : Quadrige / PUF, 1986, p. 302.
- LE CORBUSIER. *La Charte d'Athènes*. Paris : de Minuit, 1957 (1941/1933), 189 pages.
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel. *Dictionnaire de la géographie*. Paris : Belin, 2003, 1033 pages.
- MARUYAMA Masao (trad. par JOLY Jacques). *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*. Paris : PUF, 1996 (Or.1952), 240 pages.
- MERLIN Pierre. « Aménagement régional et urbain et villes nouvelles au Japon ». *Cahiers de l'I.A.U.R.I.F.* Vol. 44. Paris : I.A.U.R.I.F., décembre 1976, 95 pages.
- NAKAMURA Yoshio. « Politique générale d'aménagement paysager au Japon à l'égard de l'équipement public ». Coopération Franco-Japonaise, Colloque à l'Arche de la Défense : « Routes et Paysages ». 3^{ème} Conférence. Paris : direction des Routes et direction des Affaires Économiques et Internationales, 15-16 octobre 2001, p. 1 à 25.
- NAKASA Kazushige. « Seki Hajime no toshiron. Toshikeikakuron » (Discours urbain et théorie de l'urbanisme de Seki Hajime). *Toshi zukuri no kokoro. Toshikeikaku no shuhô to jissen (L'esprit de la création de la ville. Pratiques et techniques de l'urbanisme)* / par MIWA Masahisa. Ôsaka toshikeikaku (shi) kenkyûkai (Miwa Masahisa et les séminaires (de l'histoire) de l'urbanisme d'Ôsaka). Ôsaka: Ôsaka shi ritsu daigaku (ed. de l'Université de la Ville d'Ôsaka), 2000, p. 34 à 47.
- OKA Isaburô. « Estampes ». *Dictionnaire de civilisation* / par BERQUE Augustin. Vanves : Hazan, 1994, p. 173 à 183.
- SEIZELET Éric. « Droit ». *Dictionnaire de civilisation* / par BERQUE Augustin. Paris : Hazan, 1994, p. 149 à 153.
- SOUYRI Pierre F. *Le monde à l'envers. La dynamique de la société médiévale*. Paris : Maisonneuve & Larose, 1998, 321 pages.
- STEVENS Bernard. « L'attrait de la phénoménologie auprès des philosophes de l'école de Kyôto ». *Philosophie*. « Phénoménologie japonaise », n° 79. Paris : de Minuit, septembre 2003, p. 25 à 42.
- TAHARA Otoyori. « Sur certaines formes de la socialité japonaise : le traditionnel et le contemporain- avec quelques considérations sur les études sociologiques ». *Sciences Sociales du Japon Contemporain. La socialité japonaise*. N° 7 / par BERQUE Augustin et SAUTTER Christian. Paris : EHESS, mars 1985, p. 19 à 45.
- TAKASHINA Shûji. « Esthétique ». *Dictionnaire de civilisation* / par BERQUE Augustin. Vanves : Hazan, 1994, p. 183 à 188.
- TARDIT Manuel. « Initiateurs urbains. Gares et grands magasins ». *Urbanité française, urbanité nipponne*, vol. 2 : *La Maîtrise de la Ville* / par BERQUE Augustin. Paris : EHESS, 1994, p. 317 à 320.
- TERAUCHI Makoto. « Senri-Yama Jûtaku-chi/ Suida » (Les terrains résidentiels de Senri- Yama/ Suida). *Kindai nihon no kôgai jûtakuchi (Les terrains résidentiels de banlieue dans le Japon moderne)* / KATAGI Atsushi, FUJITANI Yôetsu, KADONO Yukihiko. Tôkyô: Kajima shuppankai, 2000, p. 347 à 366.
- TISSIER Jean-Louis. « Paysage ». *Dictionnaire de la géographie* / par LEVY Jacques et LUSSAULT Michel. Paris : Belin, 2003, p. 697 à 701.
- TORIUMI Motoki. « Les caractéristiques de l'espace au Japon dans la trajectivité architecture/jardin/ville ou le désordre paysager dû à l'absence de mésocosme ». *La ville insoutenable* / BERQUE Augustin, BONNIN Philippe et GHORRA-GOBIN Cynthia. Paris : Belin, 2006, p. 257 à 268.
- UEDA Takao. « Toshikeikaku kuiki no hensen to shiiki no kakuchô » (Vicissitudes des zones d'urbanisme et extensions urbaines). *Toshi zukuri no kokoro. Toshikeikaku no shuhô to jissen (L'esprit de la création de la ville. Pratiques et techniques de l'urbanisme)* / par MIWA Masahisa. Ôsaka toshikeikaku (shi) kenkyûkai (Miwa Masahisa et les séminaires (de l'histoire) de l'urbanisme d'Ôsaka). Ôsaka: Ôsaka shi ritsu daigaku (ed. de l'Université de la Ville d'Ôsaka), 2000, p. 48 à 54.
- VLASTOS Stephen. *Mirror of Modernity. Invented Traditions of Modern Japan*. Berkeley, Los Angeles, London : University of California Press, 1998, 328 pages.
- YOSHIDA Kôshi. « Ikeda Muromachi/ Ikeda ». *Kindai nihon no kôgai jûtakuchi (Les terrains résidentiels de banlieue dans le Japon moderne)* / KATAGI Atsushi, FUJITANI Yôetsu, KADONO Yukihiko. Tôkyô: Kajima shuppankai, 2000, p. 315 à 330.